

Marx et le travail : acte créateur et instrument d'aliénation

Nul plus que Marx n'a mis en lumière les dispositifs d'exploitation et d'aliénation qui s'attachaient au travail. L'histoire est, pour lui, celle de la « lutte des classes », qui, tout au long des siècles, opposa les classes travailleuses et les classes dominantes, disposant de dispositifs juridiques, idéologiques, voire de force physique pour s'approprier le produit du travail des premières. Dans la société capitaliste moderne, l'institution qui permet à la classe dominante de s'approprier le produit de la classe travailleuse est, pour Marx, le salariat. Il repose sur une mystification idéologique : celle d'un « libre » marché du travail, qui semble assurer un équilibre marchand entre les parties (l'employeur et l'employé), alors que le contrat est fondamentalement dissymétrique. Selon sa formule célèbre, l'ouvrier « qui a porté sa propre peau au marché », « ne peut plus s'attendre qu'à une chose : à être tanné ».

Dans les représentations, communes ou savantes (celles des économistes ou des sociologues), le travail est le plus souvent aujourd'hui assimilé au salariat. Il devient alors, selon la thématique développée par Hannah Arendt dans *Conditions de l'homme moderne*, abondamment reprise au cours de ces dernières vingt années, pure nécessité, pure aliénation. Pour le discours critique du travail, il s'agit d'un artefact social, d'un rapport social de domination, soutenu par une idéologie pernicieuse qui fait accroire à l'universalité historique d'une institution somme toute récente dans l'histoire de l'humanité, puisqu'elle ne prendrait son essor que dans les temps modernes, idéologiquement assise sur la Réforme, et finalement associée à la Révolution industrielle. On nous annonça ainsi, dans les années 1990, la « fin du travail », la disparition d'une « valeur sociale », qui aurait fait son temps. Marx fut bien sûr mobilisé au profit d'une telle thèse : il nous aurait montré sans appel que le travail n'était qu'une construction artefactuelle masquant la marchandisation de l'homme lui-même, dans un honteux marché de la sueur. Le retour de bâton idéologique devait s'ensuivre, incarné par la campagne présidentielle de Nicolas Sarkozy en 2007 : la « valeur-travail » était de retour. Les Français, enfin détrompés, devraient désormais « travailler plus pour gagner plus ».

Or, au delà des soubresauts de la politique française, il importe de noter que Marx fut ici souvent mis à contribution à contresens. Jamais en effet, il n'a voulu assimiler le travail au salariat, ni même, plus généralement à l'aliénation ou à l'exploitation. En témoigne le plan du *Capital* et la place qu'y occupe, au début de la troisième section, celle-là même où Marx va développer sa théorie de l'exploitation capitaliste, d'un développement sur le « procès de travail », où Marx définit le travail, dans une approche qui annonce l'anthropologie technique d'André Leroi-Gourhan, comme « d'abord un procès qui se passe entre l'homme et la nature, un procès dans lequel l'homme règle et contrôle son métabolisme avec la nature par la médiation de sa propre action ». En témoigne aussi cette critique de Smith, « qui persiste à concevoir [le travail] uniquement comme sacrifice de repos, de liberté et de bonheur, et non pas également comme activité vitale normale ».

La question n'est pas ici de redresser une interprétation erronée de Marx par certains, mais de voir en quoi la pensée de Marx nous est utile pour les débats présents. L'assimilation du travail au salariat produit en effet une double obscurité, puisqu'on ne peut plus dès lors comprendre, ni le travail, ni le salariat. A l'échelle de l'histoire, mais aussi de l'espace mondial, on ne peut assurément pas assimiler le travail au salariat, qui n'est à cet égard qu'un épiphénomène dans le temps long des sociétés

humaines. A cette échelle, ce qu'on appelle si improprement « le travail informel » doit être considéré comme le cas général et le salariat moderne comme l'exception. Mais il importe aussi de comprendre que, même dans les sociétés dominées par le travail salarié, le travail n'est pas réductible au salariat, c'est-à-dire à son aliénation marchande. L'observation sociologique des situations de travail a à cet égard amplement démontré que le travail concret n'est jamais réductible à la représentation que peut s'en faire celui qui ordonne le travail au nom du droit de celui qui l'a « acheté », que le travail suppose toujours un investissement du travailleur dans sa propre projection de l'œuvre à accomplir, un procès dans lequel, comme nous dit Marx « l'homme règle et contrôle son métabolisme avec la nature par la médiation de sa propre action ».

Mais, avec l'automatisation et la tertiarisation, ce « procès de travail », cette figure de l'acte producteur est devenue de plus en plus difficile à saisir. On comprend alors la confusion qui s'est instaurée entre le travail et le salariat, ou entre le travail et l'emploi, de plus en plus réductible à la seule forme salariale. Le travail n'est plus ici défini que négativement, comme la contrepartie du salaire. Il est l'objet obscur dont la face visible est le versement d'un revenu, attaché d'une contrainte de présence et d'obéissance. Symétriquement, le travail est de même considéré comme l'instrument de l'intégration sociale, ce qui permet d'attribuer à chacun une place dans la société, prévenant des désordres nés de l'oisiveté. Le travail devient ainsi « valeur » ou « contre-valeur » dans un débat stérile, puisque le soubassement de cette valeur n'est plus pensé.

Suivant Marx, nous pensons en revanche que le travail est d'abord un acte productif et que c'est ainsi qu'il faut d'abord le saisir. Ce n'est pas une valeur, une institution, ou un rapport social. Le travail n'a de la valeur que parce qu'il est réputé productif. C'est pourquoi il faut penser les modalités complexes par lesquelles il est aujourd'hui productif. A cet égard, les représentations de Marx, fondées sur les descriptions des premières grandes usines du XIXe siècle, ne sauraient nous suffire. Mais il n'est pas sans intérêt de noter qu'à rebours de bien des discours modernes, qui souvent s'appuient sur Marx, c'est le texte de Marx lui-même qui nous invite à repenser le travail comme acte producteur. Au-delà d'un discours souvent très rhétorique sur la place du travail dans la société moderne, au-delà de l'assimilation implicite ou explicite du travail au salariat, il nous faut rematérialiser la notion de travail pour penser les formes modernes de production et les institutions sociales qui l'encadrent. C'est comme cela, aussi, que l'on pourra comprendre les formes modernes de l'exploitation et de l'aliénation, mais également le succès de l'institution salariale, naguère honnie par les penseurs sociaux et souvent aujourd'hui considérée comme le fondement même de l'intégration sociale. Pour penser les institutions du travail et les conflits du travail, il faut, en somme, d'abord penser le travail lui-même. Le retour à Marx nous le rappelle pertinemment.

François Vatin